

L'Archéologue

8,80 €

Numéro

151

septembre
octobre
novembre
2019

- France
- Grèce
- Espagne
- Portugal
- Angleterre
- Italie

Sculptures des Gaulois

et des Celtes du sud

Provence
Languedoc
Rouergue
Espagne
Portugal

- Art paléolithique
- Palais de Nestor
- Carnac
- Banquets étrusques
- Monuments néolithiques

L 13455 - 151 - F - 8,80 € - RD



BELGIQUE / LUX : 9,30 €
ITA / GR / PORT : 9,50 €

La sculpture de l'âge du Fer en Languedoc oriental

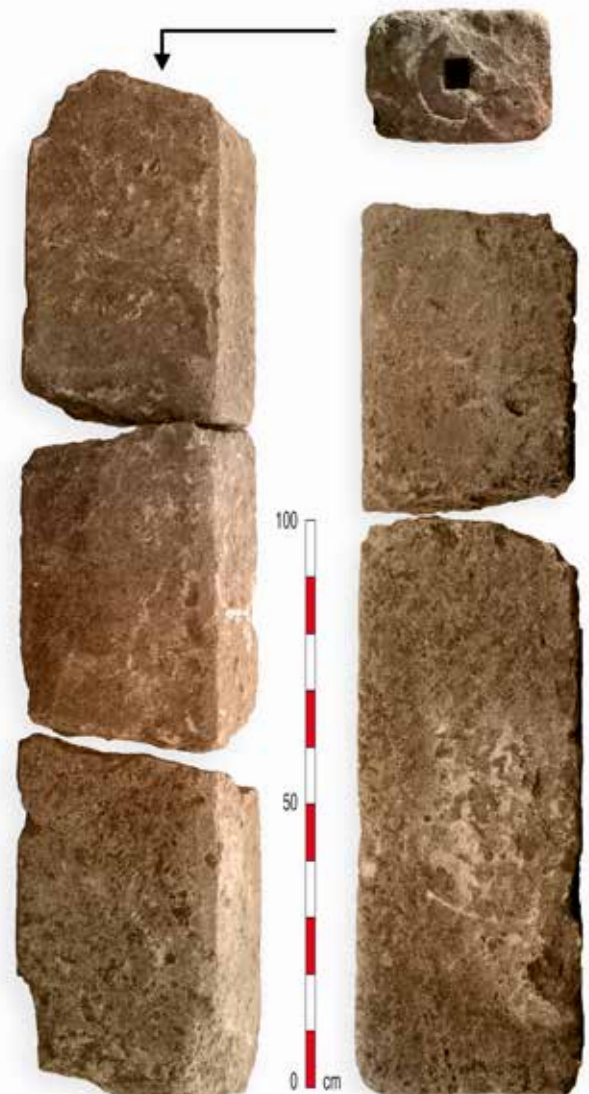
par Michel Py

Le guerrier, ses armes et son cheval, sont les motifs récurrents qui ornent la statuaire pré-romaine du Languedoc pendant l'Âge du Fer.

Il serait faux d'écrire que la sculpture de l'âge du Fer du sud de la France relève d'une tradition millénaire : en effet, si des stèles sculptées en bas-relief existent dans cette région dès la fin du Néolithique – les célèbres statues-menhirs –, elles disparaissent quasiment au cours de l'âge du Bronze et ce n'est qu'au Bronze final que réapparaissent de rares stèles ornées, comme celles de Buoux en Provence ou de Castelnau-le-Lez en Languedoc. La rupture est aussi thématique, puisque ces monuments portent désormais des attributs guerriers (poignard, bouclier), alors que les statues-menhirs, masculines et féminines, n'en montraient guère.

On a longtemps cru, d'ailleurs, que le hiatus était considérable entre les documents de l'âge du Bronze et les sculptures dites « préromaines » du Midi. On ne datait en effet ces dernières que du II^e âge du Fer, et les chercheurs faisant le plus autorité, tels que Fernand Benoit ou Jean Jannoray, les jugeaient plus archaïques que véritablement archaïques.

Le renouveau de ces conceptions vint de la mise au jour, en 1985, d'un ensemble de stèles et de piliers accompagnant un fragment de buste sur l'oppidum du Marduel à Saint-Bonnet-du-Gard. Démontrant la haute antiquité de cette expression artistique, cette découverte remettait en cause les datations traditionnelles et permettait de reclasser les découvertes antérieures



Deux des piliers de pierre archaïques découverts sur l'oppidum du Marduel, dont l'un présente une mortaise au sommet (photo Michel Py).

dans une évolution plus longue. Depuis lors, plusieurs trouvailles, comme le guerrier de Lattes dans l'Hérault ou le sanctuaire des Touriès à Saint-Jean-et-Saint-Paul en Aveyron, sont venu confirmer ces datations anciennes, également observées dans le domaine Hallstattien, comme aux Herbues (Vix, Côte-d'Or) ou à Hirschlanden (Allemagne). Mais revenons au Languedoc oriental.

VII^e-VI^e siècles avant notre ère : les bustes sur piliers

Le lot que l'on doit évoquer en premier, parce qu'il a fourni de nouvelles clés pour la lecture de l'ensemble, est celui mis au jour sur le site du Marduel évoqué ci-dessus. À la base d'une épaisse stratigraphie a été dégagée une maison construite à la fin du VI^e s. av. n. è. contre le parement intérieur de l'enceinte archaïque de l'oppidum. C'est dans les murs de cette maison qu'ont été découverts en réemploi des fragments de stèles et de piliers en pierre taillée, ainsi que la base cubique d'un buste orné d'un torque.

Cinq piliers monolithes au moins ont été identifiés : recassés volontairement en plusieurs morceaux lors du réemploi, ils avaient au minimum deux mètres de hauteur si l'on en juge par les mieux conservés. Les angles sont chanfreinés et les faces sommitales, lorsqu'elles sont visibles, présentent une mortaise centrale. Ces piliers sont accompagnés par plusieurs stèles à sommet arrondi.

Dans le même contexte se trouvait un buste décapité, sculpté sur un socle parallélépipédique (largeur : 36 cm). L'arrachement du cou présente en plan une section très allongée et un dessin concave au centre qui indique que l'on a affaire à un bicéphale. L'un des côtés du cou porte un torque en bas-relief, dont le dessin s'efface progressivement vers l'arrière. Sur le lit de pose se trouve une profonde mortaise quadrangulaire qui devait servir à fixer le buste sur un pilier. Les faces latérales et le plan de pose présentent en outre plusieurs cupules creusées par percussion et abrasion.

Ces éléments forment à l'évidence un ensemble homogène : les mortaises montrent que les piliers étaient destinés à

Buste
bicéphale
du Marduel
vu de face,
sur le pilier
destiné à le
présenter
(photo
Michel Py).



soutenir des bustes du type du fragment retrouvé qui s'adapte d'ailleurs assez bien sur l'un d'eux. Les stèles pouvaient alterner avec les piliers et les bustes au sein d'un monument où ces différentes composantes étaient mises en scène.

Si la datation de ces blocs taillés et sculptés est assurément antérieure à la fin du VI^e s., date de construction de la maison qui les réemploie, il est difficile de déterminer l'ampleur de cette antériorité. On proposera par hypothèse la fin du VII^e ou la première moitié du VI^e s. av. n. è.

Les découvertes du Marduel permettent par comparaison de replacer plusieurs autres statues du Languedoc oriental dans un contexte plus ancien que celui précédemment envisagé : c'est notamment le cas des deux bustes de Sainte-Anastasie,

caractérisés par leur grand casque retombant en capuchon sur les épaules, buste A et, buste B). Ces sculptures, découvertes en 1927 au lieu-dit Camp-Guiraud, près de l'oppidum de Castelvielh, ont pu appartenir à un ensemble du même genre et de même époque.

Il s'agit d'œuvres parfaitement jumelles. Les mensurations sont proches (hauteurs : A 53 cm, B 51 cm) et la composition identique : un dé à la base muni d'une mortaise cylindrique au centre du plan de pose, des épaules incurvées, un large couvre-chef débordant vers l'arrière. Le visage le mieux conservé (A) est particulièrement expressif, avec des yeux ronds et globuleux en fort relief, un nez triédrique, une bouche pincée marquée par une vigoureuse incision, un menton en galoche. L'ample coiffe dont sont munies ces deux statues, dominée par un cimier massif descendant jusqu'au milieu

Face postérieure du buste B de Sainte-Anastasie, montrant l'ampleur du casque et de son cimier (photo Michel Py).

Buste A de Sainte-Anastasie représentant un guerrier coiffé d'un grand casque cérémoniel. Remarquer les motifs incisés et peints sur la face antérieure du socle (photo Michel Py).



du dos et ornée latéralement de motifs spirales (où l'on a vu tantôt des cornes de bélier, tantôt des trompes de combat), a été le plus souvent interprétée comme une sorte de casque que l'on a imaginé en cuir. Les deux sculptures portent, sur la face antérieure du bloc cubique qui leur sert de base, des figurations incisées accompagnées par des motifs peints en rouge. Toutes deux présentent un torse autour du cou et des lanières descendant en V des épaules, censées soutenir un pectoral. Sur le buste A, ce pectoral est orné de frises superposées représentant des chevrons incisés, puis trois chevaux gravés et peints courant à gauche, enfin une double rangée de triangles peints. Sur la face la plus dégradée (B), on ne perçoit plus que des éléments de cercles concentriques gravés à cet endroit.

Les mortaises sous les socles, impliquant probablement, comme au Marduel, une exposition sur des piliers de pierre, et l'association de deux statues identiques invitent à considérer que ces figurations faisaient également partie d'un complexe monumental.

Il y a bien longtemps que l'on a remarqué la parenté des bustes de Sainte-Anastasie avec un exemplaire retrouvé sur l'oppidum de Sextantio, à Castelnau-le-Lez, dans l'Hérault. Cette sculpture, bien que fort mal conservée, présente en effet bien des similitudes avec les exemplaires gardois (H : 50 cm) : comme précédemment,



il s'agit d'un buste en calcaire émergeant d'un socle parallélépipédique muni sur sa face inférieure d'une profonde mortaise cylindrique ; comme précédemment aussi, la tête est enveloppée par une grande et épaisse coiffe, retombant en s'évasant à l'arrière et surmontée par un large cimier descendant dans le dos.

Globalement, le buste de Sextantio paraît d'un travail plus fruste que ceux de Sainte-Anastasie. Néanmoins, la ressemblance ressortant de l'économie d'ensemble et de la typologie du casque est indéniable et permet de le rattacher à la même série, tandis que le socle à mortaise, impliquant la fixation sur un support du

Le guerrier de Corconne vu de trois quarts, avec son casque en calotte et un bouclier rond coincé sous le bras gauche (photo L. Damelet, CCJ CNRS).

Le buste de Sextantio vu de face, muni du même type de coiffe que ceux de Sainte-Anastasie (photo L. Damelet, CCJ CNRS).



genre pilier, participe du même principe d'exposition que le buste du Marduel.

Le buste découvert en 1986 à Corconne, dans l'arrière-pays gardois, d'abord considéré comme tardif et atypique, doit également être replacé dans la même série que les précédents (H : 49 cm). La base présente encore une fois en son centre une profonde mortaise de section arrondie. La tête est fort dégradée et ne laisse voir que peu de détails : elle est massive, sans cou véritablement dégagé, avec un fort menton qui descend très bas, collé à la gorge. Elle est protégée par un casque hémisphérique débordant de chaque côté, sans couvre-nuque ni visière.

Les faces latérales sont seules lisibles. De part et d'autre sont indiqués les bras repliés en angle droit, légèrement tirés vers l'arrière, avec une attache aux épaules très large. Du côté droit, un bracelet fin enserrme la base du biceps ; l'avant-bras repose sur une épée dont le fourreau se termine par une bouterolle évasée. Sur le flanc gauche, un bouclier rond et plat, de taille réduite, muni d'un umbo central est coincé sous le bras, serré contre le flanc.

Dans son économie générale, le buste de Corconne peut être comparé à ceux de Sainte-Anastasie, de Sextantio et du Marduel, composés comme lui d'un socle à mortaise que l'on supposera destiné ici encore à reposer sur un pilier, surmonté d'une tête sculptée en ronde-bosse au modelé schématique. Là s'arrêtent cependant les similitudes, car cet exemplaire diffère





Le buste bicephale de Beaucaire (Gard), vu de profil (photo Michel Py).

nettement des précédents par ses équipements et appelle d'autres références. La comparaison la plus convaincante provient de Ligurie, et notamment de la stèle de Lerici (première moitié du VI^e s.) représentant un guerrier en bas-relief équipé comme ici d'un casque hémisphérique, d'un bouclier rond de petite taille et d'une épée à antennes munie d'une bouterolle évasée. Ces concordances fournissent un argument solide pour dater le buste de Corconne de la même époque que ceux du Marduel, de Sainte-Anastasia et de Castelnau, soit au plus tard du VI^e s. av. n. è.

On a rattaché à ce même groupe archaïque une sculpture trouvée anciennement à Beaucaire, représentant une double tête sur une base quadrangulaire

allongée. Le socle lui-même, dont la base est brute sur une vingtaine de centimètres, a ensuite des angles chanfreinés. Les torses sont figurés par de larges méplats de forme lunaire. Les cous sont longs et cylindriques, les têtes ovales et petites. La mieux conservée présente des sourcils arqués soulignés par des incisions, des yeux globuleux en relief, assez resserrés, un nez mince, une bouche formée d'une incision horizontale avec des lèvres à peine indiquées, un menton peu développé. Au-dessus de chaque crâne, on voit une série de cannelures parallèles évoquant une chevelure.

On a souvent souligné le style archaïsant de ce bicephale, impression due à l'aspect fruste du modelé des têtes. De fait, on peut se demander si cet exemplaire de 70 cm de haut ne constitue pas une sorte de modèle réduit, sous forme monolithe, d'un pilier surmonté d'un buste, dont l'aspect, sinon la monumentalité, se rapprocherait de ce que pouvait être le bicephale du Marduel.

VI^e siècle avant notre ère : deux statues de guerriers

En 2002, un fragment de statue (H : 79 cm) a été découvert en réemploi dans le mur d'une maison protohistorique du comptoir de *Lattara* (Lattes, Hérault). La pose est originale dans le contexte de la sculpture préromaine méridionale : le personnage est à demi agenouillé ; la jambe droite est repliée sous le corps, tandis que l'amorce de la jambe gauche indique que cette dernière était relevée et pliée en angle droit ; le bras droit était détaché du buste ; le mouvement asymétrique des épaules suggère par ailleurs que le bras gauche était tendu. On a comparé cette attitude avec celle de l'archer du fronton est du temple d'Aphaia à Égine, mais il pourrait s'agir aussi d'un porteur de lance, arme nettement plus fréquente que l'arc dans la panoplie guerrière méridionale.

Le harnachement, bien qu'en partie abîmé, présente un grand intérêt. Le torse est protégé, à l'avant comme à l'arrière, par deux grands disques que l'on imagine en bronze et qui servaient de cuirasse (*cardiophylax*), décorés d'arcs de cercle opposés entourant des motifs circulaires et



maintenus par des sangles lisses. On voit par-dessus le disque dorsal la descente martelée de la crinière d'un casque. Une lanière ornée de six cannelures, jouant le rôle de protège-épaules, fait le tour des aisselles et se referme sous le bras gauche par une agrafe à crochet triangulaire. Une large ceinture à bord ourlé entoure la taille ; elle est attachée à gauche par une agrafe à trois crochets et échancrures latérales ; sur le flanc droit, un arrachement longiligne indique la présence d'un poignard. Le bassin et les cuisses sont recouverts par une courte jupe présentant des plis serrés. Le tibia de la jambe gauche est enfin protégé par une jambière (*cnémide*) à bord ourlé, maintenue par une lanière enserrant le mollet. Ces éléments permettent de dater l'œuvre de la fin du VI^e ou des premières années du V^e s. av. n. è.

Les comparaisons avec le monde ibérique et italique, notamment étrusque, montrent que cette statue s'insère dans un contexte culturel large qui se construit à cette époque sous le triple stimulus des colonisations, des échanges maritimes et de la circulation des personnes, voire même des ateliers de sculpteurs. Cette pièce a pu faire partie d'un groupe et orner un sanctuaire durant la phase étrusque de *Lattara*.

Une autre statue à peine plus récente, celle du guerrier de Grézan, a été découverte en 1901 dans la banlieue de Nîmes. Il s'agit de la partie supérieure, seule conservée, d'un homme en arme (H : 74 cm), dont la pose est archaïsante : rigidité hiératique et rigoureuse frontalité, bras collés au corps aplatis latéralement,

Faces latérales et postérieure de la statue de guerrier de Lattes (photos Michel Py).

visage ovale, yeux en amande, oreilles en fort relief. Tout semble fait pour donner une impression de puissance : le cou est tronconique et massif, les épaules larges, la poitrine bombée, la partie dorsale exagérément développée, tandis que les hanches sont relativement minces. L'équipement comprend, au cou, un torque à tampons sphériques, secondairement martelés, comme l'est le visage. La taille porte un ceinturon fermé par une agrafe à quatre crochets et à ornements circulaires. Ce ceinturon est surmonté par un liseré en relief et par un rang de denticules carrés. La tête est couverte d'une ample chasuble, interprétée d'ordinaire comme un casque de cuir, muni d'un cimier en fort relief qui descend à l'arrière jusqu'au milieu du dos.

Le torse montre, sur la poitrine et sur le dos, deux motifs de forme quadrangulaire, richement ornés, à l'avant d'une rosace, à l'arrière de chevrons incisés. Ces motifs sont entourés et soutenus par des



Le guerrier de Grézan vu de face (photo Michel Py).

bandeaux à triple mouluration ; deux bandeaux semblables dessinent à l'avant des arcs de cercle contournant les aisselles ; deux autres rectilignes se croisent sur les épaules. On a interprété ces reliefs soit comme les ornements d'une cuirasse de bronze à base crénelée, soit comme des *cardiophylax* quadrangulaires, rappelant les pectoraux en bronze plus anciens de Tarquinia ou du Latium.

C'est la boucle de ceinturon à quatre crochets qui fournit la meilleure indication chronologique pour l'élaboration de l'œuvre : ce type apparaît en effet en Catalogne au début du V^e s., des exemplaires se rencontrant ensuite en Languedoc occidental et dans le sud-ouest jusqu'au IV^e s. Compte tenu de l'ample coiffure comparable à celles de Sainte-Anastasie ou de Sextantio, c'est la période la plus ancienne qu'il faut privilégier, en considérant que le guerrier de Grézan n'est sans doute que de quelques décennies postérieur à celui de Lattes.

Cette œuvre, à la facture plus indigène, n'évoque cependant pas le même usage : sa raideur verticale (qui a fait parfois imaginer une statue-pilier) pourrait très bien s'accommoder d'un contexte funéraire, tel que la représentation en pied d'un roi des *Namausates* dominant son tumulus.

IV^e-III^e siècles avant notre ère : le temps des accroupis

Il existe au II^e âge du Fer un groupe de statues caractéristiques de la basse vallée du Rhône qualifiées traditionnellement d'accroupis, bien qu'il s'agisse en réalité de personnages assis en tailleur. Le département du Gard en a livré deux exemplaires.

Le premier a été trouvé en 1939 dans une vigne au sommet de l'oppidum de Castelvieu à Sainte-Anastasie, dans la vallée du Gardon. Il s'agit d'un torse masculin coupé à la taille (H : 50 cm), auquel manquent aussi les avant-bras et la tête.

Le torse, allongé et étroit, présente une forme épurée et dénuée de naturalisme. Le haut des bras est collé au corps. L'arrachement gauche montre que de ce côté le bras se détachait nettement vers l'avant, tandis que le bras droit descend plus bas le long du flanc. Le dos est muni d'une grande

plaque carrée surmontée d'un protège-nuque. Cette partie dorsale, épaisse, à surface plane, est ornée de rectangles incisés qui devaient accompagner un décor peint. Le scapulaire se recourbe sur les épaules et descend très bas sur la poitrine où il se termine en triangle à bord rectiligne et à pointe émoussée. Autour du cou se tient un torse lisse et apparemment ouvert.

Bien que la statue soit tronquée au-dessus du bassin et que la courbure du fessier ne s'y voie guère, tout porte à identifier dans ce fragment un personnage accroupi. La position des bras, la minceur de la taille, l'allongement et la fluidité des lignes évoquent d'assez près les réalisations de Roquepertuse (Velaux, Bouches-du-Rhône), tandis que des différences de détail, dans le traitement du volume du corps, dans la forme du pectoral, dans le tracé irrégulier des incisions, signent une œuvre locale s'inspirant librement d'un carton commun.

Le deuxième exemplaire a été découvert à Nîmes en 1992 lors des fouilles de Villa Roma, immédiatement au sud du temple de Diane, non loin de la source de La Fontaine. Il s'agit encore une fois d'un fragment de statue (H : 65 cm), déjà mutilé dans l'Antiquité (tête et bras), puis retaillé (socle) lors de son réemploi dans une fondation de mur du I^{er} s. av. n. è.

Le torse bombé, surmontant un ventre creux, a un dessin incurvé et fluide, mais peu évasé, car les hanches sont assez larges. Quelques traces de pigment rouge foncé relevées à cet endroit pourraient

Face et profil droit de la statue d'accroupi de Castelvieu (photo Michel Py).





Face et profil gauche de la statue d'accroupi de Nîmes-Villa Roma (photo Michel Py).

correspondre à un décor de croisillons. Les cuisses dont on devine le départ sont reliées entre elles, ce qui suppose la présence d'un vêtement qui les recouvre mais dont aucune bordure n'est visible. Ce qui reste des bras, dont le modelé suggère la musculature, est collé au torse. La dossière, dont les bords latéraux sont intégralement brisés, devait avoir la forme rectangulaire habituelle. Sa surface est plane et ne laisse voir aucune décoration. Le départ d'un couvre-nuque se devine au sommet. À l'avant, le pectoral comporte des bords en escalier et se termine par un triangle à base tronquée, de la même manière de sur un accroupi de Glanum. Il ne présente ni ouverture ni décor visible. Autour du cou se tient un torse de section arrondie dont la partie centrale, bien que mal conservée, pourrait

indiquer qu'il était ouvert et terminé par des petites boules. Un bracelet à section semi-circulaire, peu épais, est passé sur le bras gauche. Enfin, deux arrachements de part et d'autre du fessier indiquent probablement que le socle était muni aux angles d'acrotères.

Bien que lacunaires, ces deux statues peuvent être interprétées comme celles de guerriers accroupis en tenue cérémonielle, de même style que les exemplaires découverts en Provence à Roquepertuse, Glanum, Rognac ou Constantine. Il ne s'agit pas seulement d'une comparaison formelle, mais d'une véritable famille de sculptures présentant la même pose et des accoutrements semblables : un buste présentant une certaine raideur, des bras collés au corps, un bracelet uni au bras gauche et seulement au bras gauche, un



torque au cou et une sorte de chasuble à dossard rectangulaire et pectoral en triangle crénelé ou non. Cette similarité, révélant l'application d'un même carton, indique certainement des réalisations contemporaines, que l'on proposera de dater du IV^e ou du III^e s. av. n. è.

II^e siècle avant notre ère : linteaux et têtes coupées

Il faut pour finir évoquer, dans la même région, trois linteaux en relation avec le rite des têtes coupées, considérées comme des trophées. Ce rituel guerrier est bien connu dans la Méditerranée antique et attesté en Gaule méridionale aussi bien par les textes que par des découvertes archéologiques comme celles du Cailar (Gard).

Le premier de ces linteaux provient, comme l'accroupi ci-dessus, des fouilles de Villa Roma, à Nîmes. Le fragment

Fragment de linteau de Nîmes-Villa Roma : face montrant deux encoches céphaloïdes soutenues par deux personnages

conservé (L : 70 cm) présente sur une face deux guerriers soutenant des alvéoles céphaliformes, destinées à accueillir des demi-crânes humains, et sur l'autre face deux chevaux affrontés dressés sur leurs jambes arrière. Les deux faces portent en outre des traces de motifs peints.

Le second linteau, provenant également de Nîmes, est constitué de deux blocs (L : 68 et 78 cm) récupérés en 1809 lors de la démolition de maisons qui encombraient les arches des Arènes de Nîmes. Les deux fragments présentent sept têtes coupées très dépouillées, exprimant clairement la mort par leurs yeux clos et leur rictus. Le style et la facture sont cependant différents sur chaque bloc, ce qui indique l'intervention de deux sculpteurs. La largeur des blocs, leur assemblage avec des cadres d'anathyrose, pourraient identifier une frise de couronnement plutôt qu'un linteau à proprement parler.

Le troisième linteau a été trouvé en 1900 au pied de l'oppidum des Castels à Nages-et-Solorgues (Gard), près de la source du Ranquet, protégée à l'âge du Fer par un puissant mur barrant le vallon au sud du point d'eau. Il s'agit d'un bloc de calcaire massif (L : 140 cm) dont la face arrière présente une frise de rais-de-cœurs. La face principale est ornée d'une alternance de chevaux et de têtes coupées en bas-relief, sous une épaisse corniche moulurée.

Le cheval de gauche est figuré au pas de manière très réaliste, avec une queue en trompe retombant verticalement dans un mouvement ondulé très esthétique. Le cheval de droite est représenté au galop, les jambes avant ne touchant pas le sol ; la tête est très détaillée, le corps allongé,





tandis que la queue, également ondulée, flotte vers l'arrière, évoquant la vitesse de la course.

Les deux têtes sans cou qui alternent avec les chevaux sont assez semblables : visage ovale avec un grand front bombé, nez triédrique dont les bords sont soulignés par des coups de ciseau, yeux ovales à globe lisse, bouche très large, un peu arquée vers le bas, à lèvres minces et pinçées en léger relief. Le crâne est couvert par une abondante chevelure se prolongeant bas sur les côtés en tresses torsadées qui se détachent du visage.

On a proposé plusieurs hypothèses sur la fonction de ce linteau : élément de sanctuaire ou de portique lié au point d'eau, ou plus probablement linteau de la porte principale de l'oppidum, liée au rempart repéré au même endroit.

Les figurations sculptées sur ces trois linteaux présentent par maints détails de fortes similitudes avec les découvertes d'Entremont, à Aix-en-Provence, ce qui

Face antérieure du linteau de Nages, ornée d'une alternance de chevaux et de têtes coupées en bas-relief (photo Michel Py).

Pour en savoir plus

Michel. Py, *La sculpture gauloise méridionale*, éditions Errance, Paris, 2011, 200 p., 310 fig.

suggère une datation semblable, soit la fin du III^e ou le II^e s. av. n. è.

À travers un petit nombre de pièces, le Languedoc oriental offre donc, sur plus d'un demi-millénaire, un tableau assez complet de l'évolution de la statuaire préromaine méridionale. Ce qui apparaît comme majeur dans ce parcours, c'est la relative unité du discours énoncé à chaque période et la constance de ce discours depuis le début de l'âge du Fer jusqu'à la conquête romaine : une thématique centrée essentiellement sur la guerre, illustrée principalement par l'homme en armes, par des trophées macabres, mais aussi, très tôt puis de manière récurrente, par le cheval, symbolisant la puissance de la cavalerie ou le rang social du cavalier. Telle est l'image, semble-t-il, que les élites de l'âge du Fer voulaient donner d'elles-mêmes. ■

Linteau préromain aux sept crânes récupéré dans les Arènes de Nîmes, illustrant le thème des têtes coupées (photo Michel Py)

